



Conférence du 26 octobre 2010

LES DERNIÈRES DEMEURES DES COMPAGNONS TOURANGEAUX

par Laurent Bastard
et Pierre Graindorge

Issu de quatre générations de Compagnons tanneurs-corroyeurs du Devoir, né en 1955, Laurent Bastard s'intéresse à l'histoire du Compagnonnage depuis une vingtaine d'années. Il a publié plusieurs articles dans des revues spécialisées, sur l'iconographie compagnonnique, les chefs-d'œuvre de Compagnons, les Bons-Enfants chapeliers, les Compagnons sergers au XVIII^e siècle, etc. En 1995, il a été commissaire-adjoint de l'exposition « Le Compagnonnage, chemin de l'excellence », présentée à Paris au Musée National des Arts et Traditions populaires. L'année suivante, en collaboration avec Jean-Michel Mathonière, il a publié *Travail et Honneur, Les Compagnons Passants tailleurs de pierre en Avignon aux XVIII^e et XIX^e siècles* (La Nef de Salomon), analyse d'archives avignonnaises inédites, puis, en 2000, *Compagnons au fil de la Loire; histoires et légendes d'hommes de caractère*, aux éditions Jean-Cyrille Godefroy, en 2008, *Chefs-d'œuvre de compagnons*, aux éditions De Borée et en 2010 *Images des compagnons du tour de France*, aux éditions J.-C. Godefroy.

L. Bastard est chargé de la conservation du Musée du Compagnonnage de Tours depuis 1993.

Pierre Graindorge, né en 1932, diplômé des Universités de Bruxelles et de Louvain, a longtemps exercé des missions d'économiste conseil et de consultant des institutions internationales à travers le monde. Aujourd'hui retraité et établi en Touraine, il s'intéresse à l'histoire de cette région et notamment à son patrimoine funéraire, qui demeure méconnu.



LES DERNIÈRES DEMEURES DES COMPAGNONS TOURANGEAUX

INTRODUCTION

Il existe un patrimoine funéraire qui ne manque pas d'intérêt. D'une part, il peut illustrer l'habileté des tailleurs de pierre dans la confection des chapelles, des sculpteurs dans l'ornementation des monuments, ou encore des maîtres verriers lorsqu'ils étaient appelés à orner les ouvertures des chapelles. Ces artisans et ces artistes ont cédé la place depuis un demi-siècle au moins, sauf rares exceptions, à la production standardisée des marbreries funéraires dont le coût, pour élevé qu'il demeure, est inférieur à ce qui serait demandé aujourd'hui pour la construction et l'ornementation des monuments anciens.

Ce patrimoine est également intéressant lorsqu'il est associé à des personnages illustres, qui sont demeurés dans la mémoire locale. Il présente aussi un intérêt pour l'épigraphie. Les inscriptions qui figurent sur les stèles, dalles et plaques funéraires confèrent parfois une valeur documentaire à leurs supports. Soit par la volonté du défunt, soit par celle de ses survivants, les inscriptions révèlent la biographie de la personne inhumée, ses activités professionnelles, ses engagements religieux, philosophiques, sociaux, etc.

D'une façon générale, les monuments funéraires sont les témoins des idées d'une époque face à la mort. Ils tentent de perpétuer le souvenir du défunt après sa mort aux yeux de sa famille, de ses amis et de tous ceux qui passent devant sa tombe. Ils expriment la richesse, l'orgueil, la foi, le courage, l'attachement, la fidélité, l'amour, parfois la haine, et deviennent de ce fait des objets d'étude ethnologique*.

* Les éditions Cénomane, au Mans, ont ainsi publié en 2009 un ouvrage fort intéressant sous la direction de Serge BERTIN, sous le titre : *Le Territoire partagé ; guide des cimetières de la Sarthe*. Y figurent plusieurs tombes maçonniques et compagnonniques.



La présente étude est le fruit d'une rencontre entre les deux conférenciers, lors des Journées du Patrimoine 2009. Une visite guidée du cimetière de La Salle, à Tours, avait été organisée par le service Patrimoine de la Ville de Tours et j'avais fait découvrir au public les tombes compagnonniques, maçonniques et corporatives de cette vaste nécropole. Pierre Graindorge était présent. Lui aussi s'était intéressé au patrimoine funéraire, lorsqu'il demeurait en Belgique. Il me proposa de poursuivre le recensement et l'étude de ce type de sépultures en explorant les cimetières situés dans un rayon de 15 km autour de Tours, en zones périurbaine et rurale.

Nos deux interventions étaient mêlées. Ce qui a été aisé sur le plan oral l'était moins au moment de la rédaction. J'ai donc préféré scinder cette conférence en deux parties, au risque de bousculer parfois la chronologie de nos prises de parole, mais en rendant à l'un et à l'autre ce qui lui revenait.

Voici donc les résultats de nos investigations, à Tours, par moi-même, et autour de Tours, par Pierre Graindorge, que je remercie infiniment d'avoir consacré beaucoup de temps à parcourir ces lieux de repos avec un œil attentif.

I. – LES TOMBES DE LA VILLE DE TOURS¹

1. – Les tombes compagnonniques du cimetière La Salle.

Contrairement à ce que l'on rencontre dans d'autres cimetières tourangeaux ou d'autres régions de France, les tombes compagnonniques du cimetière La Salle n'apparaissent comme telles que par les inscriptions dont elles sont revêtues et, parfois, un discret « blason » (assemblage d'outils propres aux diverses associations). Les dalles ne sont pas ornées d'emblèmes ou d'outils sculptés rappelant le métier du défunt.

Il est assez surprenant que peu de tombes compagnonniques soient présentes dans les cimetières de Tours, compte tenu du grand nombre de compagnons dans la ville. Nous n'en avons en effet identifié que 10. Il faut, certes, tenir compte des destructions qui ont suivi la reprise des concessions après leur expiration. Mais le fait est à signaler. On ne rencontre, par exemple, aucune tombe ornée d'emblèmes de compagnons charpentiers, couvreurs, maréchaux-ferrants ou tisseurs, corporations largement représentées à Tours. Beaucoup de compagnons, ou leurs familles, n'ont donc pas souhaité exprimer leur lien avec le Compagnonnage, non pas tant pour le cacher, mais parce qu'il était probablement considéré comme ressortant du domaine privé (la tombe du compagnon CRUAU, par exemple, au carré 42, ne comporte rien qui rappelle qu'il fut compagnon maréchal-ferrant du Devoir et qu'il fut l'actif président de sa société durant de longues années).

Du reste, à quelques exceptions près, on ne peut identifier les monuments funéraires compagnonniques que grâce aux autres compagnons, qui y ont déposé une plaque ; sans celle-ci, rien ou presque, ne distinguerait ces tombes de leurs voisines.

1. Je remercie chaleureusement M. Jean-Luc PORHEL et Mme Géraldine GLOVER, des Archives municipales, pour leurs informations biographiques, M. Julien PAPP, pour m'avoir confié avant sa publication son remarquable travail sur Sigismond Losserand, ainsi que M. et Mme HAGUET et CHARCELLAY, gardiens du cimetière La Salle, MM. Jean-Pierre PINEAU et Pascal DOBOSZ, agents du Service des cimetières, pour toutes les informations concernant la localisation des sépultures et l'entretien apporté aux concessions.



a) Carré 9, tombe 7. La tombe du compagnon ébéniste **Maurice JANVIER** (1912-2002) porte seulement sur le côté la mention de son nom et de son surnom compagnonnique (« Tourangeau le Courageux »), suivis d'initiales qui rappellent que ce compagnon était membre de l'Union Compagnonnique (« D D U » signifie « Des Devoirs Unis »). On remarquera l'absence de triponctuation à la suite des initiales, alors que cette convention d'écriture est encore courante à l'Union Compagnonnique, mais sur les documents internes à l'association. Il s'agit là d'une volonté de se démarquer d'un usage d'origine maçonnique, pour ne pas être confondu avec les francs-maçons.



Sur cette tombe est également présente une plaque noire gravée au nom de l'Union Compagnonnique, d'un compas et d'une équerre au centre desquels figurent les initiales U et C et, dans un angle, d'une chaîne dont les derniers maillons sont ouverts. Le symbole de la chaîne (qui donne lieu à l'accomplissement d'un rite appelé « chaîne d'alliance ») exprime l'union de tous les compagnons les uns envers les autres ; lorsqu'elle est rompue, comme sur la plaque, elle signifie qu'un des maillons de la chaîne, un compagnon, est décédé.

Nous retrouverons ces deux modes d'inscriptions, isolés ou ensemble, sur plusieurs autres tombes de compagnons de l'Union Compagnonnique.

Le compagnon Maurice Janvier était né à Tours le 13 février 1912. Il y fut reçu compagnon ébéniste le 6 octobre 1951 sous le nom de « Tourangeau le Courageux ». Il reçut l'écharpe blanche, « couleur » honorifique des compagnons des Devoirs Unis, le 3 octobre 1971.

b) Carré 1. Sur la tombe de Marie-Louise BONNIN (1903-1969) a été posée une petite plaque comportant cette inscription : « Souvenirs (sic) des compagnons du Devoir ». La défunte était peut-être parente du compagnon BONNIN, bourrelier-sellier du Devoir et M.O.F.



c) Carré 34, n° 103. Sous la tombe de la famille Randon, Bouhour et Marquet reposent Fernand RANDON (1859-1950), compagnon bourrelier-harnacheur du Devoir et son fils Fernand, mort pour la France à Amiens le 17 mars 1916, à l'âge de 29 ans.



Deux remarques : la famille a fait mention de la qualité compagnonique de Fernand Randon père par ces lettres : « T.: LT.: DA.:C.:D.: D.: ». Elles signifient « Tourangeau l'Ile d'Amour Compagnon du Devoir », mais le graveur, qui a dû travailler à partir d'instructions manuscrites,

a confondu le I de « Ile » avec un T. On remarquera la triponctuation des initiales, encore en usage chez les compagnons du Devoir de l'époque, mais quasi abandonnée aujourd'hui, sauf par quelques compagnons nostalgiques de ce vieil usage emprunté à la Franc-maçonnerie, et en général dans les seuls documents internes.

D'autre part, le fils, mort durant la Grande Guerre, était aussi compagnon bourrelier comme son père, mais rien ne le rappelle (il avait reçu le surnom de « Tourangeau la Clef des Cœurs »).

Fernand Randon père est né le 15 août 1859 à Neuvy-le-Roi. À 13 ans, il entre en apprentissage chez un bourrelier du canton. Après trois ans, il entreprend son tour de France. Il est admis aspirant à Nantes, passe à La Rochelle et c'est à Bordeaux qu'il est reçu compagnon bourrelier-harnacheur du Devoir, à la Saint-Eloi 1878. Il continue son tour par Toulouse, Montpellier, Marseille, Lyon, Paris et rentre à Tours pour accomplir son service militaire en Tunisie. Une fois revenu à la vie civile, il s'installe rue des Docks puis, en 1888, rue Bretonneau, comme fournisseur en bourrellerie (cuirs, accessoires). Son activité au sein du Compagnonnage s'intensifie. Avec un petit groupe de compagnons, il fonde en 1910 la Société protectrice des Apprentis de Touraine, dont il assure la direction jusqu'à sa mort. La S.P.A. constituera un véritable C.F.A. avant la lettre et de très nombreux jeunes de divers métiers y recevront un enseignement professionnel de qualité, dispensé par des compagnons. En 1932, il est fait chevalier de la Légion d'Honneur. Il assure la présidence de l'Alliance compagnonnique tourangelle, association qui fédérait les compagnons de divers métiers, de 1922 à 1940. Il fut aussi président de la société des compagnons bourreliers-harnacheurs du Devoir. Ses obsèques eurent lieu le 5 avril 1950 et rassemblèrent 150 compagnons².

2. Notice nécrologique dans le journal *Compagnonnage*, n° 111, juillet 1950.

d) Carré 42, tombe 190. La tombe du compagnon **André GUILLET** (1911-1990) ne présente aucune inscription relative à son appartenance au Compagnonnage, si ce n'est une plaque déposée par l'Union Compagnonnique, identique à celle de la tombe de Maurice Janvier (carré 9).

Le compagnon André Guillet est né le 20 septembre 1911 à Azé, près de Vendôme (Loir-et-Cher). Après un apprentissage de tonnelier, il est embauché à Tours chez le compagnon Pichonnière. Il est reçu compagnon tonnelier des Devoirs Unis le 16 janvier 1932 sous le nom de « Vendôme l'Espérance ». Puis il voyage en Auvergne et en Limousin, demeure quelque temps à Brive puis revient travailler à Tours en 1934 chez Pichonnière. Il s'établit à son compte rue Alleron, près de l'église Notre-Dame-de-la-Riche, puis en 1959, il fonde à La Riche la « tonnellerie Sainte-Anne ». Il cesse son activité en 1979. (notice nécrologique dans *Le Compagnonnage*, n° 665, de mars-avril 1990).





e) Carré 43, tombe 76. La tombe de **Victor MÉCHIN**, compagnon sabotier des Devoirs Unis, ne comporte, elle aussi, qu'une petite plaque déposée par l'Union Compagnonnique dont il fut longtemps le président. On y lit : « *L'Union Compagnonnique à son président Victor Méchin Tourangeau « Va de Bon Cœur » C.: de 1890-1950* ». On remarquera l'initiale C triponctuée, pour « Compagnon ».

f) Carré 46. La tombe de **Gaston BRILLANCEAU** (1909-1982) se présente sous la forme d'un monument à trois colonnes de marbre. Seule la plaque noire de l'Union Compagnonnique (comme sur les tombes des compagnons Janvier et Guillet) rappelle qu'il était compagnon. G. Brillanceau, né à Tours le 27 février 1909, entra en apprentissage en 1924 chez un ébéniste tourangeau du nom de Peltrot. Il restera dans cette maison quatorze ans et en sera le contremaître jusqu'en 1938. Il s'installe ensuite à son compte. Il suit parallèlement des cours à l'école des Beaux-Arts et est élu président du Syndicat des métiers de l'ameublement. Il est aussi membre de la chambre de métiers d'Indre-et-Loire. Le 1^{er} octobre 1961, âgé de 52 ans, il est reçu compagnon ébéniste des Devoirs Unis sous le nom de « Tourangeau la Franchise ».



Gaston Brillanceau était titulaire de nombreuses distinctions professionnelles et il était chevalier dans l'Ordre des Palmes académiques. Ses obsèques eurent lieu le 20 février 1982 en l'église Notre-Dame-de-la-Riche. (Notice nécrologique dans *le Compagnonnage*, n° 619, mars-avril 1982).

g) Carré 56 M. La tombe de **Maurice PUISAIS** (1896-1970) ne permet pas de connaître son métier ni son surnom de compagnon. Il était pourtant compagnon tourneur sur bois du Devoir, l'un des derniers à avoir été reçu, à Tours, le 13 avril 1930, par les compagnons menuisiers, au titre d'un métier similaire. Seule une plaque indique ses décorations militaires



et sa qualité de compagnon : « Ancien combattant 14-18, Croix de guerre, Médaille d'Italie, Médaille militaire, Compagnon du Devoir de l'Alliance Compagnonnique ». En bas, à droite, a été gravé un emblème composé d'un compas et d'une équerre ; on remarquera la position inversée des deux outils (le compas en bas et l'équerre en haut), qui se rencontre parfois sur des tombes de compagnons pour exprimer le décès.



Rappelons que l'Alliance Compagnonnique de Touraine est une association fondée en 1908 entre les compagnons du Devoir de diverses associations, pour resserrer leurs liens. Après la guerre et la recomposition du paysage compagnonnique en Association ouvrière des compagnons du Devoir, Fédération compagnonnique des métiers du bâtiment et Union compagnonnique, certains compagnons de métiers peu représentés ne surent plus auprès de quelle structure se rattacher et demeurèrent attachés à l'Alliance. C'est sans doute ce que fit Maurice Puisais.

h) carré 24, tombe 180. Une plaque en marbre noir est gravée au nom des défunts : Georgette BEAUMONT née PINEAU (1893-1959) et Auguste BEAUMONT (1892-1987). Ce dernier était un compagnon menuisier du Devoir, comme l'indique le blason de sa corporation, à gauche de son nom, composé d'un compas, d'une équerre d'onglet et des lettres CMDD aux angles.

Auguste Beaumont, né le 21 janvier 1892 à Tours, fut reçu compagnon menuisier à Bordeaux, à Pâques 1911, sous le nom d'Auguste le Tourangeau. Il fut ensuite élevé au grade de capitaine. Il est décédé à Tours le 30 décembre 1987.

On remarquera le parallèle entre la croix chrétienne associée au nom de l'épouse, et le blason corporatif associé au nom du compagnon.

Les tombes décrites ci-dessus sont caractérisées par leur relative sobriété. Deux autres s'en écartent par leur décor et la personnalité des



défunts. Il s'agit de celle du compagnon Joseph Voisin et de celle de Jeanne Deshayes alias la Mère Jacob.

i) Carré 40 M, tombe 2. **Joseph VOISIN** (1858-1940) fut un compagnon charpentier du Devoir de Liberté surnommé « Angoumois l'Ami du Trait » (le Trait est la technique de dessin employé pour représenter les volumes, la coupe des bois et des pierres ; le mot est synonyme de « stéréotomie » ou de « géométrie descriptive »). Célébrité du compagnonnage tourangeau et même national, professeur de Trait, entrepreneur de charpente, son monument funéraire est à son image.

Il s'agit d'une stèle en pierre calcaire qui comporte un fronton triangulaire dont le centre est occupé par une étoile à rayons (ce symbole est appelé « étoile flamboyante »). En son centre figure la lettre G, qui est généralement traduite par « Géométrie » ou « Géova (Jéhova) », et qui exprime la Lumière créatrice. Aux angles se trouvent les lettres S F B suivies de trois points (ce sont les initiales de « Sagesse », « Force » et « Beauté »). Des marques de charpente, utilisées pour positionner les pièces les unes par rapport aux autres) ont été gravées sur le bord des trois côtés du fronton. Elles sont ici employées comme alphabet crypté.



Au-dessous se trouve le portrait en marbre sculpté en ronde bosse de Joseph Voisin. Il est revêtu de son écharpe de compagnon du Devoir de Liberté au grade d'Initié ou Maître. L'écharpe comporte 9 petites étoiles, une étoile flamboyante avec la lettre G, le temple de Salomon, les initiales S F B, les deux colonnes J et B du temple (Jakim et Boaz, nom des deux colonnes selon la Bible) dont le centre est occupé par la lettre M (Maître). Toutes les lettres sont suivies de trois points en triangle.

Les deux colonnes J et B enserrent le portrait de J. Voisin. Elles sont surmontées de grenades, selon la description qu'en donne la Bible (Livre des Rois, I, 7, 15-20 et Livre des Chroniques, II, 3, 15-17). Ces symboles, issus de la Franc-maçonnerie, caractérisent le Devoir de Liberté et plus



particulièrement le compagnonnage des charpentiers de ce rite, également surnommés les « Indiens » du fait de leurs origines légendaires.

Sous le portrait de J. Voisin on lit les titres du défunt : « Joseph Voisin Premier artisan de France et des colonies, Officier de l'Instruction publique, Lauréat du Travail de Bruxelles, Président de diverses sociétés, Président d'honneur du Conseil supérieur des Compagnons charpentiers du Devoir de Liberté du Tour de France, Ex-professeur de stéréotomie appliquée à la construction. 26 juin 1858 – 31 janvier 1940. »



Joseph VOISIN fut une importante personnalité du monde compagnonnique durant près d'un demi-siècle. Il a laissé des souvenirs sous le titre *Histoire de ma vie et 55 ans de Compagnonnage*, publié à Tours (Imprimerie du Progrès) en 1931. Il a participé à de nombreux chantiers (échafaudages de la cathédrale, de la tour Charlemagne, halles de Tours, etc.) et il est l'auteur, avec ses fils, d'un grand chef-d'œuvre de charpente récemment restauré et désormais exposé à l'hôtel de ville de Loches.

À noter la présence d'une plaque au nom et avec la photographie de Julia Voisin, sa fille, née le 8 juillet 1884 : « À notre amie Julia Voisin, décédée à Ravensbrück en mars 1945, Médaille de la Résistance, Médaille Militaire, Croix de guerre avec palmes. »

j) carré 16, tombe 1. Monument de **la Mère JACOB**. Il s'agit d'un monument très connu des compagnons dans la France entière et particulièrement des compagnons boulangers du Devoir. Jeanne Deshayes (1796-1863), épouse Jacob, était une aubergiste à l'auberge de la Serpe, au 9 de la rue du même nom. Elle fut choisie comme « Mère » par les compagnons boulangers du Devoir à partir de 1820 et jusqu'en 1863, année de son décès. Après sa mort les compagnons boulangers, ainsi que quelques corporations amies, ouvrirent une souscription et l'année suivante ils firent édifier sur sa tombe un piédestal surmonté d'une statue de la Vierge, issue de la fonderie Ducel, de Pocé-sur-Cisse.





Cette statue ne représente donc pas la Mère Jacob mais constitue une figure allégorique attestant la dévotion dont elle fut entourée par ses « enfants » durant plus de quarante ans. La nature du métal, qui a été peint en blanc à plusieurs reprises, n'est pas définie. Il pourrait s'agir d'un bronze.

Sur le piédestal deux plaques retiennent l'attention. La première porte ce texte, fondu dans la masse : « *Concession à perpétuité. Souvenir des Compagnons Boulangers du Devoir à leur bonne Mère Jacob, la doyenne des Mères du Tour de France, décédée à Tours le 24 septembre 1863. Âgée de 68 ans. La Commission : Victor Perdriau, Frédéric Perdriau, Félix Parfait. N° 121.* » Les trois noms sont ceux des compagnons qui ont organisé la souscription nationale pour l'érection du monument.

L'autre plaque en fonte moulée a été apposée lors des cérémonies du centenaire du décès de la Mère Jacob, le 30 mars 1964. Un grand nombre de compagnons de Tours et de la France entière se rassemblèrent au cimetière autour du monument et dévoilèrent une plaque commémorant la cérémonie.

Il semble que ce soit en France le seul monument d'importance datant du XIX^e siècle, qui concerne une Mère de compagnons³.

2. – Les tombes maçonniques des cimetières de Tours

La Franc-maçonnerie s'est constituée en Angleterre du XVII^e au début du XVIII^e siècle, à partir des traditions et des symboles des corporations de tailleurs de pierre et des maçons. Ce mouvement fraternel, philosophique et convivial n'est plus lié à l'exercice du métier de bâtisseur depuis longtemps. Il a conservé cependant une structure initiatique avec des cérémonies de passages de grades, un légendaire et des symboles qui présentent quelques similitudes avec les compagnonnages français, dont il n'est cependant pas issu.

Au XIX^e siècle, cependant, des compagnons seront attirés par la Franc-maçonnerie et utiliseront certains de ses symboles, de ses rites et de ses usages pour réformer leurs propres traditions. D'où une confusion fréquente entre les deux institutions. On l'a vu plus haut avec la tombe du compagnon Joseph Voisin, dont les symboles sont effectivement d'origine maçonnique. Il en est de même avec les trois points qui suivent les initiales : cet usage, attesté au XVIII^e siècle chez les francs-maçons, n'a été repris par les compagnons qu'au cours du XIX^e. Quant au symbole de l'équerre et du compas entrecroisés, il est commun dès les origines, aux compagnonnages et à la Franc-maçonnerie, sans qu'il y ait eu d'emprunt des uns à l'autre. Il en est de même de l'œil dans le triangle en gloire (rayonnant), symbole de la Trinité divine qui voit tout, présent à l'origine dans le symbolisme catholique des XVII^e-XVIII^e siècles, mais qui a été repris par la Franc-maçonnerie puis les compagnonnages pour symboliser Dieu ou le Grand Architecte de l'Univers.

Des loges maçonniques furent fondées à Tours dès les années 1740. Ce mouvement y fut toujours bien représenté et plusieurs personnalités des arts et des lettres, du commerce, de la fonction publique ou de la politique en furent membres (le père de Balzac, l'architecte Victor Laloux, le spirite Léon Denis, l'historien Carré de Busserolle, le maire et ministre Camille Chautemps, etc.)⁴



3. Sur la Mère Jacob et le centenaire de son décès, cf. L. BASTARD : *Compagnons au fil de la Loire*, pp. 58-61 et « Madame Jacob, Mère des Compagnons boulangers du Devoir de la ville de Tours », in : *Fragments d'histoire du Compagnonnage*, n° 2, 2000, pp. 28-53.
4. Pour en savoir plus : Jacques FÉNEANT : *Histoire de la Franc-Maçonnerie en Touraine et Francs-Maçons et sociétés secrètes en Val de Loire*, tous deux publiés aux Éditions C.L.D. en 1981 et 1986.



Moins nombreuses que les tombes compagnonniques (6 seulement), les tombes maçonniques du cimetière La Salle ne peuvent être confondues avec les premières. Elles présentent des caractéristiques intéressantes.



a) Carré 13, tombe 39. Tombe de la famille **COUSIN-PATIN** (fin XIX^e-début XX^e s.). Le long de l'allée se dresse un obélisque sculpté d'un niveau (de type ancien, en triangle, avec un fil à plomb qui vient se placer au milieu de la traverse horizontale) entrecroisé avec un compas placé pointes en haut. Ce symbole exprime le retour de l'esprit au Ciel (le compas placé pointes en bas signifie au contraire la descente de l'esprit sur la terre, dans le monde créé). Le niveau est un des symboles classiques, connu depuis l'Antiquité romaine, pour exprimer l'égalité : ici, il s'agit de l'égalité de tous devant la mort. Une plaque devait être apposée au-dessus de la sculpture, mais il n'en subsiste que les trous de fixation. Le nom des défunts figure derrière l'obélisque. On remarquera que ce monument ne comporte aucun symbole chrétien (croix, anges, saints...) : il est représentatif du courant anticlérical qui a marqué une grande partie de la Franc-maçonnerie entre le milieu du XIX^e et celui du XX^e siècle, période qui correspond à peu près à la III^e République laïque, voire anticléricale.

Ce monument est maçonnique, mais il n'est pas exclu que le ou les défunts aient été également des compagnons du tour de France. En effet, y sont inhumés deux maçons de métier. Le premier, Urbain Cousin (né le 7 avril 1810 à Tours et décédé le 10 décembre 1880) était tailleur de pierre, maître maçon et entrepreneur. Il était lui-même fils d'un tailleur de pierre nommé Urbain, Isaac, Abraham et il avait épousé en 1838 Louise Vernal, fille de Jean Vernal, tailleur de pierre. Le second, Henri-Urbain (ou Urbain Henri), son fils, était né le 14 août 1839 à Tours et il y est décédé le 29 août 1901. Il était maître maçon. Il avait épousé le 23 novembre 1864 Madeleine Patin, qui décèdera à Tours en 1920, d'où l'inscription sur l'obélisque : « Famille Cousin-Patin ».

Urbain Cousin apparaît dans les annuaires d'Indre-et-Loire, à la rubrique « entrepreneurs de bâtiment » à partir de 1855 ; il réside successivement rue de Nantes (1855-1877), rue de la Dolve et rue Victor-Hugo (1878-1888). Son fils Henri était établi rue Sébastopol de 1889 à sa mort.



b) Carré 11, tombe 62. Tombe **AUBRY-BARDET**. Il s'agit là aussi d'un obélisque dépourvu d'emblèmes chrétiens. Son sommet est gravé d'une étoile à cinq branches dont le centre est occupé par la lettre G, symbole que nous avons déjà rencontré à propos de la tombe du compagnon charpentier Voisin. Dans la Franc-maçonnerie, ce symbole est attaché au grade de compagnon (les deux autres étant celui d'apprenti et de maître). De part et d'autre de l'étoile ont été gravées les lettres A et F : ce sont les initiales des nom et prénom du défunt (Aubry Félix). En dessous se trouve une équerre superposée d'un compas. À gauche on lit la lettre J et à droite la lettre B : ce sont les initiales des deux colonnes du temple de Salomon (Jakin et Boaz). Entre les lettres A et J à gauche et F et B à droite ont été gravés trois points en triangle.

Sous cette composition figure une rose penchée, sculptée dans la pierre : il ne s'agit sans doute pas d'un symbole maçonnique, car d'assez



nombreuses tombes du XIX^e et du début du XX^e siècles sont ornées de ce symbole de la vie et de la beauté qui se fanent et qui disparaissent.

En dessous figure la photographie des défunts sur plaque émaillée. À gauche, le portrait de l'épouse, à droite, celui du mari. Il pose en pied, revêtu du sautoir du grade de Rose-Croix (7^e du rite français ou 18^e du rite écossais).

Sur le socle de l'obélisque a été apposée une plaque de marbre avec ce texte gravé : « Ici reposent les corps de Félix Boniface Aubry 12 février 1826 – 7 janvier 1894 / Stéphanie Marguerite Bardet Vve Aubry 7 décembre 1842 – 2 février 1905. Ils furent bon père et bonne mère. Regrets éternels. »

Qui était Félix Boniface Aubry ? Né le 12 février 1826 à Orléans, il est décédé le 7 janvier 1894 à Tours. Il fut un artiste dramatique ; à la fin de sa vie, il était concierge du théâtre municipal de Tours. Marié en premières noces à Suzanne Fuzellier, il épousa ensuite Stéphanie Bardet, couturière, à Tours, le 7 décembre 1864.

c) Carré 11 M, tombe 9. Tombe d'**André Henri ROYER** (1827-1903).

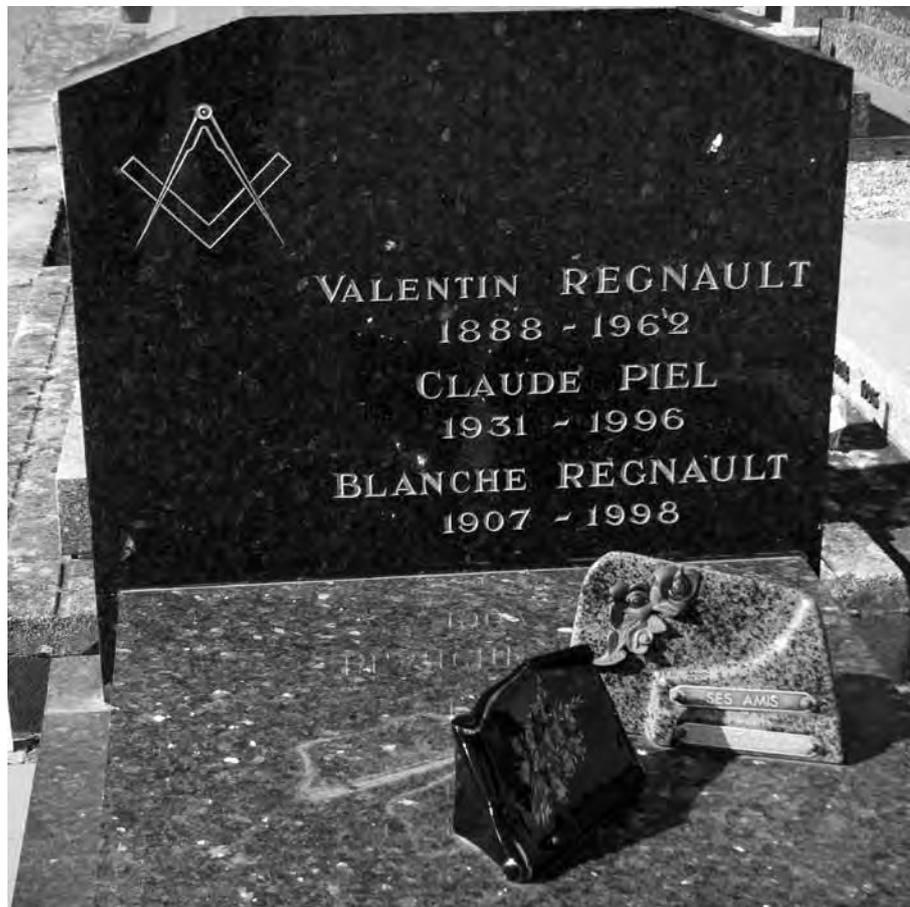
Il s'agit encore d'un obélisque sans symboles chrétiens. Il est orné d'une palme puis du portrait en bronze du défunt ceint d'une couronne florale et d'une autre palme, accompagné de son nom et de ses dates de naissance et de décès. Sur la face verticale de la tombe on distingue la sculpture d'un niveau et d'un compas renversé, comme sur la tombe Cousin-Patin. Cet emblème comporte, en plus, en son centre, une étoile à cinq branches. De part et d'autre se détachent des rameaux d'acacia, symbole attaché au grade de maître maçon.



André Henri Royer était né à Neuillé-Pont-Pierre le 19 février 1827. Il exerçait la profession d'huissier honoraire près le tribunal de Tours. Marié à Victoire Vallas, il décède à Tours le 13 juin 1903. Il est élu conseiller municipal de Tours vers 1880 et le reste jusqu'en 1899. Fervent partisan de l'enseignement laïque, il donna ses biens à la Ville par testaments du 1^{er} juillet 1902 et du 10 juin 1903, où figurent ces lignes : « Tout ce qui revient à la Ville de Tours [...] sera destiné à venir en aide à un orphelinat laïque de jeunes filles. Je le répète, j'entends que l'orphelinat soit dirigé par des laïques. » Par délibération du 20 janvier

1905, la Ville donna son nom à une rue qui joint la rue de l'Arbalète à celle de Châteauneuf.

d) Carré 21, tombe 284. Elle comporte une stèle gravée du nom des défunts : Valentin REGNAULT 1888-1962, Claude PIEL 1931-1996, Blanche REGNAULT 1907-1998. Cette stèle est ornée, en haut, à gauche, d'un compas recouvrant une équerre.



e) Carré 14, tombe 305. Tombe de Jean MEUNIER (1906-1975) et de son épouse Raymonde, née Béguet (1906-1981).

Jean Meunier fut conseiller municipal de Tours et député socialiste (SFIO) avant-guerre (1936-1940) puis résistant actif durant l'occupation (réseau CND Castille et mouvement Libé-Nord). Il fut élu maire de Tours de 1944 à 1947 et député de 1945 à 1958. Il fonda en 1944 le quotidien *La Nouvelle République du Centre-Ouest*. Depuis 1927, il était également membre d'une loge maçonnique tourangelle (« Les Persévérants Ecossais », Grande Loge de France) comme l'attestent les symboles sculptés dans la dalle en calcaire qui surmonte sa sépulture.

On y distingue sur le pourtour une chaîne, symbolisant l'union des francs-maçons. En partie supérieure figurent un compas, une équerre et un niveau, entourés d'une corde à six lacs d'amour, symbolisant le lien fraternel qui unit les francs-maçons. Un phylactère est marqué des initiales triponctuées A.: L.: G.: D.: G.:A.: D.: L.: U.:, qui signifient « À la gloire du Grand Architecte de l'Univers ». On distingue aussi les symboles de deux « hauts-grades » dont était titulaire



J. Meunier, ceux de Rose-Croix et de chevalier Kadosch (18^e et 30^e du rite écossais ancien et accepté).

Cette dalle est l'œuvre de Raymond Debenais, dit « La Clef des Cœurs de Tours », compagnon plâtrier du Devoir, puis sculpteur sur pierre, qui était également franc-maçon.

Les autres mentions gravées sous son nom et celui de son épouse sont des hommages des mouvements de résistants⁵.

f) Carré 33. Concession **RIFFARD-BÉJEAU**. Cette tombe est ornée sur sa partie horizontale d'un compas et d'une équerre entrelacés, entourés de rameaux d'acacia, le tout gravé et doré. Texte en dessous : FAMILLE RIFFARD-BÉJEAU

Y sont inhumés Edouard RIFFARD (1863-1925), Charlotte LAHAYE épouse RIFFARD (1866-1908), Suzanne BÉJEAU (1898-1989) et Charles BÉJEAU (1890-1985).

Au cimetière de Saint-Symphorien, commune annexée en 1964, se trouvent encore deux sépultures maçonniques. L'une et l'autre sont situées dans la partie nord du cimetière traversé par la rue Trianon.



5. Sa biographie a été écrite par sa fille, Mme Mireille MEUNIER-SAINT-CRICQ et publiée en 2008 aux éditions CLD à Tours, sous le titre : *Jean Meunier, une vie de combats*.

a) Carré 4. Concession **SOURIAU**. Une plaque de marbre est posée sur la tombe. Elle est gravée des mots :

À NOTRE FRÈRE
LES PERSÉVERANTS ÉCOSSAIS N° 101

Entre ces deux lignes figure un compas ouvert et posé sur les branches d'une équerre. À la jonction des branches du compas, juste sous l'« œil » du compas, se trouve le plomb d'un fil à plomb, qui est donc placé en position inversée.



Y sont inhumés Paulette SOURIAU épouse BIERNAT (1926-1946), Marcel SOURIAU (1899-1971) et Yvonne SOURIAU née LAURIER (1901-1989)

b) Carré 8. Concession **SELLAM**. Dans le carré israélite se trouve cette tombe dont la stèle triangulaire est gravée d'un compas entrecroisé avec les branches d'une équerre.

Y est inhumé **GASTON SELLAM** (1919-1975).

3. – Les tombes d'architectes

Les monuments élevés après le décès de certains architectes sont intéressants car ils comportent parfois des emblèmes qui pourraient les faire confondre avec ceux des compagnons et des francs-maçons, notamment à cause de la représentation du compas et de la règle.

a) Carré 24, tombe 77. La stèle est ornée en sa partie haute d'une belle sculpture représentant un compas à curseur. Plus bas, se détache un monogramme composé d'un compas à branches courbes et, semble-t-il, de quatre petites règles inclinées, de façon à former trois fois la lettre M, initiale de **MARIAU**, ou même la lettre A, initiale d'**Alfred**. Entre les branches du compas se détache une petite fleur, et enfin, sous l'ensemble, une règle est placée horizontalement. On retrouvera ce motif

(le compas, la fleur et la règle) sur la tombe de l'architecte Jean-Charles JACQUEMIN. Il s'agit de l'emblème de la Société Centrale des Architectes, créé en 1848 par l'architecte Henri Labrousse (1801-1875), dont il deviendra président en 1849.



On lit en dessous : « À M. Mariau habile architecte, ses amis et sa famille » et il est indiqué qu'il est décédé à 40 ans. Sur la dalle, pourtant, il est indiqué qu'Alfred Mariau est né en 1822 et décédé à Château-du-

Loir en 1865, donc à l'âge de 43 ans, ce qui est confirmé par l'état civil (il était né à Tours le 7 décembre 1822 et décédé le 15 mai 1865 ; l'état civil lui donne «François» pour prénom).

L'hôtel Torterue (aujourd'hui l'Institut de Touraine) fut construit sur ses plans en 1864. Un projet pour un théâtre, sur le terrain où fut construit en 1904 l'hôtel de ville, ne fut pas suivi de réalisation.

b) Carré 26, tombe 43. La tombe de la **famille BOILLE** est ornée d'une belle sculpture de compas traversant un entablement pour se placer devant un chapiteau ionique décoré d'une guirlande de fleurs. Ce monument renferme les restes de trois célèbres architectes tourangeaux : Marcel Boille (Sainte-Maure, 1850 – 1942), Maurice Boille (1884-1966) et Pierre Boille (1914-1995).



Marcel Boille s'installa à Tours en 1881 et fut architecte départemental ; auteur de nombreux travaux de construction et de restauration (agrandissement de la caisse d'épargne, 36 boulevard Béranger, en 1880 et 1898, cirque du quai d'Orléans, en 1884, hôtel particulier, 37 rue Victor-Hugo, en 1885, etc.).

Maurice Boille enseigna l'architecture durant 26 ans à l'École des Beaux-Arts. On lui doit l'achèvement de la basilique Saint-Martin, l'immeuble du 12-14 rue Emile-Zola, l'hôtel des Voyageurs dit Grand hôtel ou Hôtel de France, place du général-Leclerc, rue de Bordeaux (vers 1930), la maison du 37 rue Bernard-Palissy (1934-1935), etc.

Pierre Boille fut professeur à l'école des Beaux-Arts de 1950 à 1977, titulaire de nombreuses distinctions au niveau départemental et national, on lui doit entre autres le projet de sauvegarde du « vieux Tours » mis en chantier dès 1960, qui se prolongera jusqu'en 1980 sous sa conduite.

c) Carré 12, tombe 88. Les deux tombes des architectes **JACQUEMIN** sont intéressantes par leur ornementation. Celle de gauche est celle de

Jean-Bernard-Toussaint Jacquemin (1789-1853) et celle de droite, de son fils Jean-Charles Anthyme Jacquemin (1814-1869).

On doit au premier le palais de Justice de Tours, dont on voit le plan reproduit en partie supérieure de la stèle. On y découvre aussi, sur le côté droit, un compas et une règle, ainsi qu'une petite fleur, accompagné du mot « Arts ». Sur le côté opposé se trouvent délicatement sculptés des fossiles (turrítelle, ammonite, coquille et feuille) accompagnés du mot « Sciences ».

La tombe de son fils Jean-Charles est décorée d'une sculpture latérale, à gauche, représentant le palais de Justice et à droite, de l'immeuble de la Caisse d'épargne.



On doit aux deux architectes de nombreux édifices, à Tours et dans le département, dont l'église Saint-Etienne de Tours, et les châteaux de la Tortinière, à Montbazou, de la Briche à Hommes et de la Bourdaisière, à Montlouis⁶.

4. – Les tombes corporatives.

Il s'agit de tombes sur lesquelles est mentionné le métier du défunt. On les identifie par une simple mention ou bien par des outils sculptés symbolisant la profession du défunt. Cette mention est fréquente aujourd'hui encore sur les avis de décès (« ancien boulanger », « artisan couvreur »...), mais a presque complètement disparu sur les monuments funéraires. Revendiquer son métier au-delà de la mort exprime une fierté d'artisan qui s'est estompée durant l'entre-deux-guerres.

6. Pour en savoir plus : Ludovic VIEIRA : « Une dynastie d'architectes tourangeaux : les Jacquemin (1720-1869), in : *Bulletin de la Société archéologique de Touraine*, tome XLV, année 1997.

a) Carré 9, tombe 662. Tombe de **Pierre-Joseph LALOUX**. Cet imposant monument rappelle simplement qu'il était « entrepreneur de menuiserie ».

Né le 3 janvier 1824 à Arras, marié à Tours le 14 janvier 1850 avec Louise Vaquier, fille de Frédéric Vaquier, menuisier, Pierre-Joseph Laloux est décédé à Tours le 11 octobre 1881. Il avait un frère, prénommé Victor Joseph, qui était aussi entrepreneur de menuiserie.

Pierre-Joseph demeurait 10, rue Paul-Louis Courier, de 1854 à 1863, puis 3, rue Richelieu.

C'était le père de Victor Laloux, architecte de la gare de Tours, de la basilique Saint-Martin et de l'hôtel de ville.



b) Carré 27, tombe 113. La stèle d'**Alfred GAGNEUX** est ornée d'un grand médaillon en métal d'où se détache son portrait, bordé d'une palme. Sur le pourtour on peut lire : « L'Union amicale des cuisiniers de Tours à son président Gagneux ». Qui était-il ? Né le 5 septembre 1845 à Saint-Symphorien, il était le fils d'un entrepreneur de maçonnerie. Il s'est marié le 26 juillet 1870 à Tours avec Clémence Jugnet. Il est décédé le 23 avril 1898.

Etabli cuisinier et traiteur, il fut décoré des palmes de l'Académie nationale de Cuisine française. Il était président depuis 1894 de l'Union amicale des cuisiniers de la Touraine, société de secours mutuels fondée en 1884, et dont le siège était 36, place du Grand-Marché, puis 12, rue Gambetta.



c) Carré 24, tombe 50. La stèle ne comporte que la mention « **FAMILLE VERNIER-BERNIER** » mais une plaque posée sur la dalle indique : « Le syndicat des maîtres tailleurs à son regretté président ».

Les tailleurs d'habits (ou coupeurs d'habits) étaient encore nombreux durant l'entre-deux-guerres, car les articles de confection fabriqués en masse dans les usines n'avaient pas encore supplanté le « sur-mesure ». À Tours, la profession était bien organisée et avait donné naissance dès 1842 à une « Société philanthropique de MM. les Tailleurs », qui semble avoir été une société d'ouvriers. En 1892, est fondée une société d'entraide patronale dénommée « Société philanthropique des maîtres-tailleurs » qui se transforme en 1894 en un « Syndicat des Maîtres-Tailleurs et couturiers de Tours et de la région ».

La famille Vernier a compté deux maîtres-tailleurs aux XIX^e et XX^e siècle. Le premier était Léopold Vernier, né le 8 février 1848 à Cormery, qui s'est marié avec Héloïse Bernier. Il apparaît dans les annuaires d'Indre-et-Loire à la rubrique « Tailleurs » à partir de 1886. Il exerce son activité au 32, rue de l'Intendance (l'actuelle rue des Halles) puis, à partir de 1903, au n° 8 de la rue Saint-Paul (actuelle rue Laponneraye), puis 19, rue Nationale. Il semble avoir cessé son activité vers 1907. Il est décédé le 13 septembre 1922.

Son fils Paul est né le 18 avril 1872 à Cormery. Il était tailleur, comme son père, dont il semble avoir repris l'atelier de la rue des Halles en 1903. Entre 1928 et 1931, il s'associe à un nommé Cottureau et ils sont établis 19, rue Nationale (là où son père avait exercé son commerce avant de prendre sa retraite). Il semble avoir cessé son activité avant

1936, le fonds restant désormais exploité au nom de Cottereau frères. Il est décédé le 2 juillet 1946.

C'est au décès de Paul Vernier que fut déposée la plaque du syndicat des maîtres-tailleurs, car il en avait été le secrétaire à partir de 1914, puis le président.

d) Carré 18, tombe 31. Une belle stèle nous indique que repose ici U. T. [Urbain Thomas] CLÉRISSEAU. Né le 26 juin 1817, fils de Thomas René Clérisseau, menuisier (Tours, 1785-1850), il est décédé le 15 mai 1892. Sa profession n'est pas mentionnée sur son acte de décès, où il figure seulement comme « rentier ».



En revanche, les sculptures qui figurent sur sa stèle permettent de penser qu'il aimait les arts, et en particulier la poésie ou la musique et la sculpture, et peut-être exerçait-il le métier de sculpteur. En effet, la partie supérieure de la stèle est ornée d'une très belle lyre en relief, entourée d'une couronne. Il s'agit de l'attribut de la musique, mais aussi



de la poésie et du chant. En dessous sont visibles des outils de sculpteur, harmonieusement réunis sur une palme et enserrés autour d'une massette placée à la verticale, tête en haut. On distingue deux ciseaux de modèles différents, trois gratte-fonds (à lame dentelée ; il peut aussi s'agir de rifloirs), deux outils indéterminés (pinceaux, burins à graver ?) et un compas d'épaisseur ouvert pointes en haut.

Un peu plus loin se trouve une autre tombe de sculpteur, celle de **Charles BREBION** (1841-1885). On y retrouve les outils du sculpteur placés dans la même disposition que sur la tombe de Clérisseau : compas d'épaisseur pointes en haut, massette et ciseau. Il n'y a qu'un seul ciseau, pas de grattoir ni de porte-fusains. L'ensemble repose sur une palme. C'est sans doute le même sculpteur qui a réalisé les deux stèles.

Il est à noter qu'une tombe voisine, située le long de l'allée juste au-dessus du carré 18, comporte un décor similaire. La tombe de **Pierre RENOU**, décédé en 1884 à l'âge de 24 ans, est en effet surmontée d'une colonne brisée, motif courant pour exprimer la mort brutale au cours de la jeunesse. Elle est ornée d'une sculpture où figurent un ciseau, deux instruments indéterminés (pinceaux, burins ?) et une longue-vue. Le défunt était peut-être amateur de sculpture ou sculpteur lui-même, et la longue-vue évoque peut-être sa passion des voyages ou de l'astronomie.



e) Carré 2, tombe 122. La sépulture de **SIGISMOND LOSSERAND** est surmontée d'un socle cimenté où est posé le buste du défunt. Au dessous, une plaque avec ces mots : « À LOSSERAND ancien conseiller municipal, ouvrier, La Bourse du Travail, Libre Pensée, groupes républicains et socialistes, 1904 ». Le buste est signé « Letertre à Pocé », probable sculpteur des anciennes fonderies Ducel, fermées à l'époque où il fut érigé (sans doute est-ce ce même Letertre, ouvrier mécanicien socialiste, qui rendit compte du congrès des électeurs sénatoriaux dans *Tours-Journal* des 27 et 30-12-1887). À l'arrière du buste, on peut encore déchiffrer le nom de l'entreprise qui a réalisé la fonte : « ..TA ..BOT & J. PIAT FONDEURS À AMBOISE ». On ne sait pas exactement quand ce monument a été érigé, mais il était déjà là en 1892, quatre ans après le décès de Losserand.

Qui était ce personnage ? Sigismond Losserand est né hors mariage à Seythenex (Haute-Savoie) le 5 décembre 1845. Orphelin à 8 ou 9 ans, il devint berger puis colporteur ; il émigre à Nancy, à Metz, où il apprend le métier de tailleur de limes. Il aurait aussi travaillé à 14 ans à Saint-Étienne.

Lors de son service militaire, il apprend à lire et à écrire et y acquiert une solide formation musicale. Il se marie en 1875 en Gironde. Puis s'installe à Tours en 1878. Le couple habite d'abord 24, quai Saint-Symphorien puis 47, rue Thiers, cité Bordes. Les deux enfants du couple, nés en 1880 et 1883, décèdent à quelques mois, et l'épouse de Losserand meurt à 30 ans.

En 1881, il est l'organisateur de la Chambre syndicale des ouvriers en limes. Puis, avec une quarantaine d'ouvriers de ce métier, il fonde en 1882 une société coopérative qui fonctionna quelques années. Il se présente aux élections municipales de 1882, est élu conseiller et le



restera jusqu'en 1888. Il sera l'un des conseillers d'opposition socialiste les plus tenaces et les plus écoutés. Même ses ennemis reconnaissent qu'il s'exprime avec aplomb et avec un « langage académique ». Il défendra les droits des ouvriers, les mesures sociales, la laïcité, la rigueur et l'impartialité budgétaire, etc. En 1887, il est chargé de représenter les travailleurs socialistes de Tours au 9^e congrès ouvrier tenu à Charleville.

Losserand, souffrant de tuberculose pulmonaire, vivant misérablement, décède le 15 novembre 1888 en son domicile. Le 17 novembre, il est enterré civilement et ses obsèques rassemblent plus de 400 personnes, ouvriers, conseillers municipaux, groupes socialistes, syndicats et la Libre Pensée de Tours.

Pendant plusieurs années, sa tombe fut le lieu de manifestations importantes et surveillées par la police. Des discours, des couronnes de fleurs, le drapeau rouge déployé attestent durant une quinzaine d'années que le prestige de Losserand était resté intact, et l'on entend les mots de « Vive l'émancipation des travailleurs par les travailleurs eux-mêmes ! », « Vive la révolution sociale ! », « Vive la Commune ! », « Ni Dieu ni maître ! ». En 1898 (sans succès) puis en 1900, un groupe d'habitants du quartier Saint-Symphorien dépose une pétition auprès de la municipalité pour qu'une rue porte son nom. Le 9 août 1901, le conseil municipal débaptise enfin la rue Saint-Symphorien pour lui donner le nom de rue Losserand⁷.

7. Julien PAPP a publié la biographie de ce militant sous le titre : *L'éveil du socialisme à Tours ; Sigismond Losserand (1882-1888)* ; Tours, Presses universitaires François-Rabelais, 2009.

II. – LES SÉPULTURES COMPAGNONNIQUES ET COMPARABLES DES ENVIRONS DE TOURS

1. – INTRODUCTION

Pourquoi parler de la mort et des cimetières, sujets tristes apparemment ?

Nous voilà près de la Toussaint et du Jour des Morts. Ces jours sont consacrés, dans le monde occidental, à honorer les disparus, à penser à la mort.

La mort est tout naturellement une des préoccupations essentielles des hommes, partout sur cette planète. La mort et les morts... De grands philosophes et écrivains, je pense à Auguste Comte et Maurice Barrès, ont émis l'idée qu'une société, une nation, c'était l'ensemble des vivants et des morts, ce qui me paraît profondément juste. Les morts font aussi partie de notre vie, par leur influence et leur souvenir, et cela depuis la plus haute antiquité. Ils se rappellent à nous par des monuments prestigieux, comme les pyramides d'Égypte, et plus près de chez nous par ce superbe dolmen, un des plus beaux d'Europe, à la limite de Saint-Antoine-du-Rocher et de Mettray. Tel monument est la sépulture d'un grand chef d'il y a plusieurs milliers d'années.





Toutefois, la manière de les honorer diffère profondément selon l'espace et le temps. Selon l'espace : en Europe occidentale l'inhumation est encore pour l'instant, la manière la plus pratiquée. Mais par exemple aux Indes, la crémation, en des bûchers spectaculaires, et même l'exposition des cadavres aux charognards sur les tours du silence sont communes. Selon le temps : par exemple en France et dans d'autres pays d'Europe on enterrait autrefois autour de l'église, et pour les mieux lotis dans l'église, donc au centre des agglomérations. Aujourd'hui, les cimetières sont plutôt en dehors des agglomérations, ou avaient été voulus comme tels aux XVIII^e et XIX^e siècles. Jusqu'il y a peu, les monuments funéraires étaient sévères et tristes : seuls le regret, le désespoir, le repentir se manifestaient: symboles religieux, têtes de mort et os entrecroisés... Aujourd'hui, si la douleur est toujours exprimée, le défunt est aussi représenté dans sa vie passée : ses passions (chasse, pêche, animaux etc.), son métier, ses titres de gloire et raisons de fierté. C'est comme si le défunt vivait encore. Prenons un exemple de monument ancien, vu dans le cimetière de Veigné-centre :



À remarquer l'inscription latine : *HIC DOLOR ET SPES* (Ici se trouve la douleur et l'espérance).

Nous verrons plus loin bien des exemples de glorification de la plus belle passion de l'homme : son travail.

L'on voit ainsi combien est intéressante l'étude de ces questions. Cela a été un des mes intérêts une fois la retraite venue : visiter les cimetières. Cela est excellent pour la santé : je fais cela pour l'essentiel à pied, ce qui me permet de bien connaître la région. Et cela procure des moments d'intense émotion : d'émotion artistique car il y a de si beaux monuments, d'émotion tout court car on se trouve face à la douleur, à la fidélité au souvenir.

En voici quelques exemples :

Un très beau monument, au cimetière de Mettray, malheureusement en péril, certains vitraux sont cassés :





Deux expressions de drame : cette citation sur une tombe au cimetière nouveau de Fondettes qui est un texte du poète Henri Michaux : « Branches fulgurantes de la douleur, sur lesquelles aucun oiseau ne se posera ». Ceci en antiphrase de cette phrase si souvent trouvée en inscription : « Fauvette, si tu passes chante lui ta plus douce chanson ».

Et ici, le souvenir d'un très vieux drame, la tombe de Mademoiselle Rouger, au cimetière de Chançay. Le souvenir et l'amour de son fiancé nous touchent encore après tant d'années.



On voit ainsi l'intérêt patrimonial des cimetières, que l'on devrait mieux prendre en compte. Tant de beaux monuments menacent ruine.

Enfin, notons l'intérêt historique aussi : un cimetière c'est aussi un livre d'histoire ! ... Parmi tant de monuments aux morts, permettez-moi de vous montrer l'un d'entre eux, assez inattendu : le monument du cimetière de Parçay, en hommage aux tués français et allemands de la guerre de... 1870⁸ ! Bel œcuménisme européen bien avant l'idée de l'Europe ! Mais alors, pourquoi 1914-1918, pourquoi 1939-1945 ?... Mais réjouissons-nous qu'on n'en soit plus là, et accueillons l'avenir !



J'ai donc ainsi, suite à la suggestion de Monsieur le Conservateur, parcouru allée par allée, carré par carré, 41 cimetières, sur les territoires de 37 villes et communes, situées dans un rayon de quinze kilomètres partant du centre de Tours. Cette recherche ne concerne pas les grands cimetières du centre de Tours, qui ont été étudiés déjà par M. Bastard. J'ai repéré 27 tombes compagnonniques, 6 tombes de professionnels de la construction, j'ai retenu 9 tombes glorifiant le métier du défunt (il y

8. Le 20 décembre 1870 eurent lieu de violents combats à Monnaie, tout près de Parçay-Meslay, au nord de Tours, entre la colonne mobile Ferri-Pisani, qui fut vaincue, et le X^e corps allemand.



en a bien plus dans l'ensemble), et enfin 9 monuments funéraires dédiés à un membre d'une société de pensée.

Il est temps de définir ce que l'on entend par tombe compagnonnique, de professionnels divers et de sociétés de pensée, et de motiver les choix.

Par tombe compagnonnique, j'entends tout monument sur lequel, ou près duquel (plaques) il y a indication de la qualité de compagnon du défunt. Il y a évidemment bien plus de tombes de compagnons que de tombes compagnonniques, car comme nous allons le voir, de nombreux compagnons ou leurs familles n'ont pas désiré faire mention de cette qualité sur les sépultures.

En ce qui concerne les professions, je me suis intéressé plus particulièrement aux métiers de la construction : charpentiers, menuisiers, maçons, architectes, pour leurs liens évidents avec les compagnons. Pour les autres métiers, je m'en suis tenu à certains métiers dits manuels, qui le sont d'ailleurs de moins en moins de nos jours. Ceci en hommage aux métiers qui rendent hommage au premier, et plus précieux outil de l'homme, sa main.

En ce qui concerne les sociétés de pensée, pourquoi cet intérêt ? C'est à cause de la similarité de certains symboles représentés avec ceux du Compagnonnage. Qu'est ce qu'un symbole ? C'est un signe, qui d'une manière allégorique, veut représenter une réalité ou un idéal. Par exemple, l'équerre et le compas croisés évoque bien sûr les métiers de la construction. Mais il est aussi utilisé par des compagnonnages qui n'ont rien à voir avec cela, par exemple les boulangers, et par les francs-maçons qui regroupent toutes les professions, car ce signe a fini par représenter l'excellence technique mais aussi morale.

Certains symboles ont d'ailleurs une histoire curieuse ; ainsi la fameuse swastika, qui évoque d'abord pour nous l'horreur du nazisme mais qui à l'origine était la représentation de la roue solaire et était plutôt un symbole de félicité, ce qu'il est encore en Asie aujourd'hui. En circulant à Bangkok, à Calcutta l'on rencontre bien souvent des taxis ou des échoppes qui arborent fièrement ce symbole.

Il est aussi bien difficile d'interpréter correctement les symboles. Donnons-en tout de suite deux exemples :





Il s'agit de la sépulture LEDAY au cimetière de La Pinaudière à Saint-Cyr. On voit incontestablement l'affichage d'une appartenance à la Franc-Maçonnerie. Il y a aussi une hermine, symbole national breton et un symbole en forme de couronne ou de roue, qui pour le curieux peut à première vue être interprété de plusieurs façons : appartenance à ce qu'on appelle un « service club » (comme le Rotary, le Lyon's, La Table ronde, etc.) ? ou souvenir d'une amicale de l'entreprise de mécanique saint-cyrienne SKF ? Je ne sais pas...

Un autre exemple, cette palme... Cette distinction honora un ingénieur inhumé au cimetière de la rue de la République à Saint-Cyr. À première vue, on croit voir ici l'équerre et le compas... mais il s'agit simplement des lettres premières de « Arts et Métiers » entrecroisées.



Une semblable confusion peut être commise à la vue du monogramme de Marie, formé des lettres majuscules A V M superposées, qui font penser à un compas et une équerre croisés. En voici un exemple, relevé au cimetière de Ballan, sur un fragment de croix en fonte brisée.



À ce propos une anecdote personnelle. Je me trouvais en mission à Djakarta en Indonésie il y a un quart de siècle. Je circulais avec un collègue philippin, fort catholique traditionaliste comme il y en a beaucoup en

ce pays. Nous voyons passer une voiture de la représentation diplomatique de la défunte République d'Allemagne de l'Est. Ce pays avait pour symbole, dans ses armoiries, un compas posé non sur l'équerre, mais sur un marteau. Voilà mon collègue qui s'effraie, et me dit : « Mais ce sont des francs-maçons ! ... Ces diables sont ici aussi... ».

Mais il est temps de vous montrer ma récolte.

2. – LES SÉPULTURES COMPAGNONNIQUES ET AUTRES, ÉVOCATRICES DU TRAVAIL ET DE LA VALEUR QU'IL REPRÉSENTAIT POUR LE DÉFUNT.

Les vingt-sept sépultures dotées de mentions ou graphismes évoquant le Compagnonnage se répartissent assez inégalement entre les métiers et les sociétés compagnonniques. Si 7 relèvent de l'Union Compagnonnique, mais concernant des métiers différents, 19 autres se rapportent aux compagnons du Devoir ou des Devoirs (membres de l'Association ouvrière ou de la Fédération Compagnonnique) et 1 seule concerne un compagnon du Devoir de Liberté. Presque toutes, sauf 6, se trouvent au sud de la Loire.



À part quatre d'entre elles, datant probablement d'avant la guerre, ces tombes sont assez récentes, datant d'après 1970. Elles sont récentes par rapport à l'ensemble des tombes des cimetières : la proportion de tombes « anciennes » me paraît supérieure à cela en général. Il faut dire aussi que conserver (et garder) une tombe en concession « à perpétuité » dans un cimetière exige plusieurs conditions qu'il n'est pas facile de réunir pour les familles : en plus des coûts occasionnés, il faut que les familles gardent de l'intérêt pour le souvenir des défunts, cela suppose une continuité familiale et des revenus normaux.

Une constatation d'ensemble : j'ai rencontré relativement peu de tombes compagnonniques. J'ai parcouru 41 cimetières, j'ai trouvé 27 mentions, donc à peu près en moyenne une mention tous les deux cimetières. Cela dans une région qui est pourtant connue pour la forte présence de l'institution, en un temps où le Compagnonnage, après avoir connu une crise de désaffection au début du XX^e siècle, a connu une stabilisation et un renouvellement remarquables ensuite. Pourquoi cette maigre « récolte » ? Il y a ce que je viens de dire sur la « vie » des tombes, mais cela ne suffit pas, car combien de mentions sur des tombes modestes, concernant par exemple la qualité d'ex-prisonnier de guerre, combattant de tel ou tel régiment, gendarme aussi, distinctions diverses, etc. Je crois pour finir que les compagnons, ou leurs familles, ne désirent pas mentionner cette qualité sur leurs sépultures. Le rite compagnonnique, pur rite de passage ?

Voyons pour commencer deux de ces anciennes tombes qui ont « survécu », si je puis m'exprimer ainsi.



9. Il doit s'agir de Pierre NOSSEREAU, né le 27 juillet 1920, reçu à Toulouse en 1938 sous le nom de *Tourangeau l'Exemple de son Père*, puis dit *La Gaité*, décédé en 1990. Mais la vétusté de la pierre est étonnante. Peut-être est-ce un réemploi de celle d'autres membres de sa famille, car son père (Armand, reçu en 1906 sous le nom de *Poitevin la Sagesse*, décédé en 1975), son grand-père et son arrière-grand-père étaient également des compagnons charpentiers (informations communiquées par J. Philippon).

Dalle funéraire au nom de « **Tourangeau l'Exemple de son Père** », le reste difficilement déchiffrable. Cette dalle se trouve à la nécropole d'Esvesres, et a été placée là venant d'ailleurs, car le cimetière est de création relativement récente, alors que cette dalle est visiblement plus ancienne. Elle concerne un charpentier du Devoir, reçu à Toulouse en 1938⁹.



C'est une ancienne tombe compagnonnique au cimetière de Montlouis : la sépulture **GUITON**. On remarque l'ancien blason de l'Union Compagnonnique, s'inspirant à l'époque davantage du symbolisme maçonnique que de nos jours. Il y a les rameaux de chêne et de laurier, le triangle en gloire.

C'est à comparer avec une tombe récente d'un compagnon de l'UC : sépulture **DURAND**, au cimetière de Semblançay. À remarquer la belle simplicité du motif de la plaque de l'UC.





Une autre ancienne sépulture, d'une très belle facture, mérite notre attention. Ce n'est pas une sépulture compagnonnique, elle concerne un jeune homme, mort au combat en 1917. Je l'ai trouvée au cimetière de Sainte-Radegonde¹⁰, à Tours. La famille a illustré ce monument du symbole de deux marteaux croisés sur un compas, et un fil à plomb. Était-il apprenti, jeune élève architecte, autre élève ou étudiant d'une école professionnelle d'arts et métiers ? Je ne sais.



10. Commune rattachée à celle de Tours en 1964, comme celle de Saint-Symphorien.

Quels sont les métiers glorifiés par ces monuments ? On note le nombre élevé de charpentiers, notamment chez les membres du Devoir de Liberté. Mais il faut dire qu'il est impossible

d'établir sur un si petit nombre de sépultures, une image des métiers des compagnons dans la région ; d'autant plus que les tombes des membres de l'Union Compagnonnique ne font ni mention, ni allusion au métier du défunt. Autre remarque, j'ai trouvé plusieurs mentions de métiers quasi disparus, comme ceux de maréchal-ferrant, charron, doleur. Passons en revue quelques monuments.

Le superbe monument **BAUDINET** à Joué-lès-Tours. C'est une des rares sépultures compagnonniques vraiment monumentales. Il a été érigé pour l'un des premiers compagnons maçons-tailleurs de pierre des Devoirs (Fédération compagnonnique des métiers du bâtiment)¹¹.



Autre monument ancien et spectaculaire : la sépulture **ESPITALIER-CABY Louis**, maréchal-ferrant à Saint-Genouph. Outre les emblèmes professionnels du marteau, du brochoir et du boutoir, ces mentions évoquent un ordre compagnonnique qui appartient au passé, celui des chevaliers de l'Ordre de Maître Jacques et du Père Soubise. Remarquons l'allure et la noblesse du monument. En imitation des hauts-grades de

11. Il comportait une canne en métal, qui a été dérobée...



la Franc-Maçonnerie, inspirés de l'idéal chevaleresque, certains compagnons avaient formé à l'époque une société dite d'« excellence ». C'est un phénomène que l'on ne rencontre pas seulement dans ces deux institutions. Dans mon pays, en Belgique, il existait aussi au début du XX^e siècle une association secrète ouvrière des « chevaliers du travail », formée dans le monde ouvrier ¹².



Voici encore une sépulture au riche symbolisme, la sépulture de Bertrand **BOULAY** ¹³, compagnon passant couvreur du Devoir, à Saint-Antoine-du-Rocher :



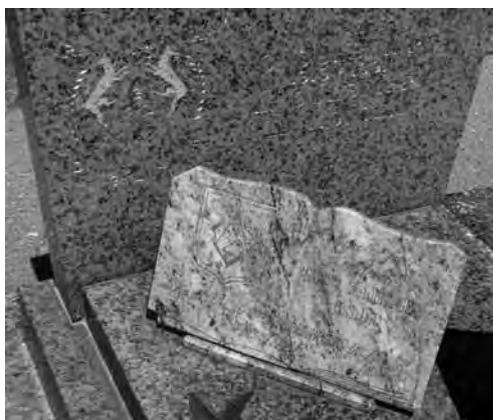
12. Elle s'était formée aussi en France. Voir son histoire par Maurice DOMMANGET : *La Chevalerie du Travail française (1893-1911)* ; Lausanne, Éditions Rencontre, 1967.
13. Bertrand **BOULAY**, *Tourangeau la Clef des Cœurs*, compagnon passant couvreur du Devoir (1911-1985).

Il n'y a pas que les compagnons qui soient fiers de leur métier. Au cours de mes visites j'ai rencontré bien d'autres expressions de fiertés

professionnelles. Ainsi, à Veigné (nouveau cimetière), la tombe de « CHARLEMAGNE ». Était-il compagnon ?



Voici encore de belles évocations symboliques de métiers. L'un bien actuel, de serrurier, évoqué par les grands chiens gardiens : sépulture GUESNIER, compagnon du Devoir, à Azay-sur-Cher¹⁴ :



14. Gabriel GUESNIER dit *Gabriel le Tourangeau*, né à Tours en 1910, reçu à Lyon à Pâques 1928, décédé à Azay le 1^{er} novembre 1911.

Et un métier ancien, celui de douleur, en cette terre de vigneron :
sépulture Georges CHAPLAIN à Rohecobron :



Enfin, il n'y a pas que les artisans et ouvriers des compagnonnages et des métiers qui s'y rattachent qui soient fiers de leurs professions. J'ai rencontré de nombreuses tombes évocatrices des activités de cultivateur, des métiers de transport, des professions de la SNCF (importance de Saint-Pierre-des-Corps). Montrons deux de ces glorifications post-mortem de ces vies de travail :

La belle locomotive de cette tombe au cimetière de Veretz :



Et l'évocation tellement émouvante pour cet amoureux de la route :
« La route est longue, mon kiki, attends-moi malgré tout » (tombe
COUENOT à La Riche).



Clôturons cette série par un hommage à celle sans laquelle le Compagnonnage ne serait pas ce qu'il est : la Mère des Compagnons. J'ai trouvé à Saint-Avertin une sépulture de l'une des Mères de l'Union Compagnonnique, Madame CHICOT ¹⁵.



15. Madame Cécile CHICOT, Normande Cœur Loyal (1906-1987), Mère de l'Union Compagnonnique, est inhumée avec son mari, le compagnon Léon CHICOT, Normand Bon Patient (1906-1973).



Enfin, signalons la stèle remarquable sculptée par le compagnon Raymond DEBENAIS, pour la sépulture de Roger LECOTTÉ (1899-1991), conservateur du musée du Compagnonnage de 1968 à sa mort. « Inauguré » de son vivant par l'intéressé, avec quelques amis compagnons, lors d'une « répétition » parodique et joyeuse de ses funérailles, ce monument associe les trois fondateurs légendaires du Compagnonnage : Maître Jacques, le roi Salomon et le Père Soubise.

3. – LES SOCIÉTÉS DE PENSÉE.

Pourquoi parler ici des sociétés de pensée ? Parce que certaines de ces sociétés, en particulier la Maçonnerie, ont joué un grand rôle dans l'évolution des rites et symboles pratiqués par le Compagnonnage. Et, indépendamment des questions religieuses et politico-sociales, elle a mis en exergue, comme les diverses associations compagnonniques, le travail en tant que valeur primordiale. Nous savons tous que la Franc-Maçonnerie, ce n'est pas du tout le Compagnonnage. Mais nous savons aussi qu'il y eut des influences réciproques. Donc, dans ma recherche

des mentions et symboles, je me suis intéressé aussi aux sépultures affichant la qualité de membre de sociétés de pensée.

Sociétés de pensée, pas seulement Franc-Maçonnerie. Et puis, la Franc-Maçonnerie, c'est comme le Compagnonnage, cette appellation désigne plusieurs groupements, les obédiences, qui sont loin de partager le même point de vue, comme c'est d'ailleurs le cas pour les divers groupements compagnonniques. Enfin, il y a les « vrais », et ceux que les « vrais » appellent les « faux », et que nous désignerons par le terme de « société paramaçonnique ». Ces sociétés cultivent aussi non le secret, mais la discrétion ; et elles affichent certains symboles et pratiquent des rituels inspirés des usages maçonniques, et même compagnonniques.

Je n'ai trouvé que fort peu – trois – de sépultures maçonniques à proprement parler. Ce genre de tombes se trouve davantage dans les grands cimetières des villes importantes, comme à Tours, et a déjà été étudié par Monsieur Bastard. Cela traduit le caractère urbain de ces organisations. Nous nous intéresserons plus particulièrement aujourd'hui à des localités rurales, ou qui étaient encore rurales il y a peu.

J'ai déjà montré la sépulture LEDAY au cimetière de La Pinaudière. Autre mention maçonnique indiscutable, trouvée au columbarium de la nécropole d'Esves : plaque LAIGNEAU. Ici, les principaux symboles figurent clairement : équerre et compas entrecroisés, acacia, chaîne d'union :



Montrons encore le monument AUBERT, à Rochecorbon, qui réunit tous les principaux symboles : l'équerre et le compas, les colonnes J et B, le triangle, les rameaux d'acacia, la lettre G. Voilà un riche inventaire de signes spécifiques, réunis dans un beau monument ancien bien conservé.

Enfin, il y a plusieurs monuments qui font penser à l'appartenance à des associations proches de la Maçonnerie, mais on n'en a aucune certitude. Certaines plaques, au columbarium de la nécropole d'Esves, présentent une croix qu'une rose enlance. Ce symbolisme est propre aux hauts grades de la Franc-maçonnerie mais aussi à des associations appelées rosicruciennes.



Il peut aussi s'agir d'un simple motif funéraire sans symbolisme associé à une association mais évoquant la beauté de la vie qui s'est achevée chrétiennement.

Commentons pour terminer deux de ces sépultures, remarquables pour les mentions et symboles qu'elles affichent.

La sépulture GUÉNAULT à Montbazou, à la gloire des « Droits de l'Homme ». Je serais d'avis que les défunts faisaient partie d'une société de « Libre Pensée ». Cette société était proche du courant principal de la Franc-maçonnerie française au début du XX^e siècle. Elle était toutefois bien différente en ce qu'elle ne pratiquait ni le secret, ni quelque rituel que ce soit. Voilà cette belle colonne en fonte (comme tant de monuments religieux de l'époque), et sa belle évocation des droits de l'homme et du progrès.





Enfin, à l'extrême opposé, voici une belle tombe ancienne au cimetière de Vernou-sur-Brenne : la sépulture CAMUS, aux caractères malheureusement bien effacés.



Trois symboles sont ici conjugués : l'étoile de David inscrite dans un triangle, lui même inscrit dans un cercle. Ce n'est pas une tombe juive, sur lesquelles l'étoile figure seule ou éventuellement accompagnée d'une mention en caractères hébraïques. C'est peut-être le résultat d'un vœu individuel. Cela peut aussi se rattacher aux sociétés théosophiques du début du siècle dernier, qui pratiquaient un syncrétisme religieux un peu « mêle-tout ». Leur lieu de réunion existait encore il y a peu à Paris, je crains toutefois que leurs activités soient bien réduites aujourd'hui.

Je ne voudrais pas quitter toutefois sans saluer, en conclusion, le compagnon EDELINE¹⁶, dont la sépulture se trouve au cimetière de Ballan-Miré.



« Tourangeau Sans Chagrin » : n'est-ce pas merveilleux, en ces jours du souvenir et de la tristesse ! Car aussi justifié et noble le chagrin peut-il être, la vie continue et il faut faire place à l'espoir et à la joie. Je vous remercie pour votre attention.

16. Edmond EDELINE, né en 1900, reçu compagnon maréchal-ferrant du Devoir à la St-Eloi d'hiver 1922, à Tours, sous le nom de *Tourangeau Sans Chagrin*. Décédé à Ballan-Miré en 1993.

LISTE RÉCAPITULATIVE DES SÉPULTURES COMPAGNONNIQUES DES COMMUNES DES ENVIRONS DE TOURS

Sépultures de compagnons de l'Union Compagnonnique

◆ Saint-Avertin : Léon CHICOT, *Normand Bon Patient* (1906-1973), ébéniste, et Cécile CHICOT, *Normande Cœur Loyal*, Mère des Compagnons (1906-1987).

◆ Semblançay : André DURAND (1928-2000).

◆ Montbazou : Paul MOREAU (1932-1991), *Tourangeau Noble Cœur*, mécanicien-ajusteur.



◆ Saint-Cyr-sur-Loire : Jean-Paul PÉTARD (1917-1994), *Cognac le Soutien de la Canne*, tonnelier-foudrier.



◆ Montlouis : L. GUITTON (-1944), *Poitevin l'Amour du Travail*.

◆ Esvres-sur-Indre : Georges MORISSET (1905-1992), *Tourangeau la Bonne Harmonie*, tapissier.



◆ Esvres-sur-Indre : Jacques GAUTHIER (1937-1982), *Poitevin l'Amour du Travail*, sculpteur.



Sépultures de compagnons charpentiers

◆ Veigné, ancien cimetière : Louis LUNEAU (1915-), *Vendôme la Clef des Cœurs* (C. du Devoir, FCMB).



◆ Veigné, nouveau cimetière : Roger MERCIER (1920-2004), (C. du Devoir).



◆ Ballan : Guy BLANCHARD (1927-1970) (C. des Devoirs).



- ◆ Ballan : Gustave VERGÈS (1873-1955) (C. du Devoir).



- ◆ Ballan : Georges BERGER (1910-1973), *L'Ami du Tour de France* (C. du Devoir de Liberté).



Compagnons maréchaux-ferrants du Devoir

- ◆ La Riche : Henri BAUGÉ (1892-1981).
- ◆ Saint-Genouph : Louis ESPITALIER-CABY, *Vendôme le Bien Aimé*
- ◆ Ballan : Edmond ÉDELINÉ (1900-1993), *Tourangeau Sans Chagrin*.
- ◆ Ballan : (anonyme) *Dauphiné la Franchise*.



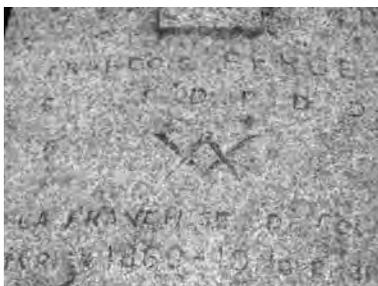
- ◆ Vouvray : Georges BARON (1924-2003).



Note de Laurent Bastard : La stèle de *Dauphiné la Franchise* à Ballan présente une particularité : le blason qui l'orne est manifestement inspiré de celui des compagnons menuisiers et serruriers du Devoir de Liberté (Gavots). Il est composé d'un compas d'épaisseur, à branches arquées, d'une équerre et d'un arc gradué entre les pointes du compas. Mais, au lieu de la lettre G du blason des Gavots, entre le compas et l'équerre (voir p. 118), se trouve un fer à cheval. Au-dessus du blason ont été gravées les lettres G et E, qui sont probablement les initiales du nom et du prénom du défunt. Ce monument ne comporte aucune date. Il est assez peu lisible et nous avons préféré en donner une photo prise en 1980. Il fait l'objet d'une procédure de reprise de concession.

Compagnons tailleurs de pierre et maçons-tailleurs de pierre

◆ Rochecorbon : François BERGE (1860-1932), *La Franchise de Couesmes* (C. passant tailleur de pierre du Devoir).



◆ Joué-lès-Tours : Jean BAUDINET, *Tourangeau la Franchise de Tours* (C. maçon-tailleur de pierre des Devoirs).

Compagnons boulangers du Devoir

◆ Esvres-sur-Indre (nécropole) : Armand JOUMAS (1916-1994), *Tourangeau la Constance*.

◆ Saint-Pierre-des-Corps : Pierre BELLOC (1927-2008), *Bordelais l'Inviolable*.



Compagnons bourelliers et selliers du Devoir

◆ La Riche : Charles LELIÈVRE (1873-1960), *Tourangeau la Bonne Conduite*.



◆ La Riche : Louis BONNIN (1880-1970), *Tourangeau l'Estimable*.



Compagnon couvreur du Devoir

◆ Saint-Antoine-du-Rocher : Bertrand BOULAY (1911-1985), *Tourangeau la Clef des Cœurs*.

Compagnon charron du Devoir

◆ Montbazon : Elie DARGENDEIX (1908-1989), *Parisien la Franchise*.



Compagnon serrurier du Devoir

◆ Azay-sur-Cher : Gabriel GUESNIER (1910-1991), *Gabriel le Tourangeau*.

Compagnon tonnelier-doleur du Devoir

◆ Rochecorbon : Georges CHAPLAIN (1905-2003), *Tourangeau Cœur Sincère*.